SUZANNE LEBEAU

NOUS EN SOMMES LÀ

Où en sommes-nous ? La question me ramène d'abord au *nous*. Quel est ce *nous* englobant ? Ce *nous* que je nourris amoureusement, auquel je suis incapable de renoncer complètement mais qui semble si difficile à conjuguer dans la vie quotidienne ? Mais qui fait partie de ce *nous* ? Qui veut faire partie du *nous* et qui s'exclut consciemment et volontairement de ce *nous* solidaire et contraignant ? Ce *nous* sensible aux humeurs du temps, animé d'une étrange force souterraine qui explose avec le printemps – l'arabe l'an passé, le québécois cette année –, qui peut fleurir avec les premiers rayons du soleil, se multiplie comme un rhizome sans que nous puissions prévoir sa direction, rentre sous terre pour ne pas mourir, court en silence dans la noirceur et parfois ne revient au grand jour que dans des *je* éparpillés et des *moi* souverains. Ce *nous* sera-t-il, cette année, gaspillage honteux de sève fraîche ou promesses de solutions de rechange aux vieilles manières de faire les choses ?

Nous sommes en avril. C'est le printemps. La saison entre toutes qui fait rêver, celle qui ouvre, annonce, promet… tout. Le soleil et la chaleur. Les jeunes pousses. Dehors, les enfants sortent les vélos, les trottinettes, les patins, les billes. Les jours rallongent. Les soirées, en ville, tardent à s'endormir. On flâne pour profiter du temps qui passe. On aime flâner.

Ce printemps-là, avant de devenir vert, a été rouge, est encore rouge. Dans les fenêtres, dans les rues, sur les vestes

légères. D'un rouge fier et jeune, le rouge qui coule dans les veines, qui brûle dans la poitrine, le rouge de toutes les révolutions. Je le porte à la place du cœur dans son carré de feutrine… Je ne suis pas seule. Je ne suis pas la seule. *Nous* sommes des milliers, des centaines de milliers à dire, à crier, à hurler en rouge que *nous* ne voulons pas d'une éducation qui devra rapporter ce qu'elle aura coûté. *Nous* ne voulons pas de cette éducation pour bien nantis qui ne formera que des bien-pensants… obligés de se taire pour toucher le chèque de paie payant leurs dettes. *Nous* sommes des centaines de milliers à dire, à crier, à hurler… à marcher aussi. À rester assis des heures durant sous le soleil et la pluie devant les bureaux des ministres, dont les portes restent obstinément fermées. Tout dans ce printemps aura été une fin de non-recevoir.

Ils sont, les petits, des centaines, des milliers à inventer signes, symboles, langages. À multiplier les audaces, les formes, les images pour dire. Le carré a grossi, pris trois dimensions, s'est étendu en lignes droites tous les matins à l'heure des travailleurs dans le métro… Et nous, les vieux, ceux dont le *nous* n'est pas encore tout à fait éteint, nous nous remettons tout à coup à y croire. Nous retrouvons nos jambes et notre voix de vingt ans. Les petits *nous* nous entraînent dans leur danse, leurs chants, leur espoir fou de voir le monde devenir meilleur. Leurs discours sont festifs, ont toutes les apparences de l'avenir. Un véritable printemps.

Mais à qui parlent-ils, nos petits ? À qui disent-ils leur avidité d'apprendre ? Ceux qui ont le pouvoir n'écoutent pas. Ne sont pas là. Ne répondent pas. *Il n'y a pas d'abonné au numéro que vous avez composé*. Le silence blanc de l'absence, puissant, ravageur, destructeur, plus que les insultes. Le silence absolu de l'indifférence et du mépris. Le silence de ceux qui ne savent pas que la rue existe et qu'il s'y passe des choses passionnantes.

Pourquoi donc est-ce que je me sens submergée par un confus sentiment de désastre imminent quand le rouge fleurit encore aux fenêtres des maisons, aux portes des théâtres, dans la rue et sur les vêtements ? Rouge encore, le printemps 2012. Rouge et à saveur d'érable. Rouge, excitant et, j'ai honte de le dire à mon âge, j'y crois, j'y crois encore. Mais pour combien de temps ? J'essaie d'y croire encore, mais le fait seulement d'écrire ces mots… me serre le cœur dans un étau.

J'ai peur du silence qui menace le *nous* aussi sûrement que les armes de la destruction la plus massive. Peur de la division qui ronge les extrémités d'un *nous* qui essaie maintenant de sauver sa peau. Sauver sa peau ! Comme si le *nous* pouvait sauver sa peau ! Sauver sa peau est un geste d'ultime solitude, le contraire du *nous*. Le triomphe du *je*. J'ai mal au *nous*. Mal au *nous* qui m'a réchauffée au sortir de l'hiver et que je vois fondre comme neige au soleil. J'ai mal au *nous* qui m'a rappelé la Révolution tranquille de mes vingt ans, celle-là même qui prévoyait dans un avenir pas si lointain une éducation libre et gratuite pour tous. Cette éducation qu'il faut défendre aujourd'hui bec et ongles dehors. Ils ne s'y trompent pas, les *paysans sans terre du Brésil*, eux qui, en s'installant sur une parcelle de terrain abandonné, avant même d'y aménager un jardin ou d'y construire un enclos pour les bêtes, construisent une école. Ils savent que la liberté passe par l'éducation. Peut-être finalement que nos élites orgueilleuses et prétentieuses ne veulent pas d'hommes libres ?

Est-ce pour cela que le sentiment sourd et obsédant d'un désastre imminent s'installe comme un parasite ? Les premières paroles publiques venues d'en haut… Les premières paroles publiques, après deux mois d'un intolérable silence de la ministre, des ministres, du premier, premier ministre blond et frisé comme un mouton, ont attaqué exactement là où cela pourrait faire le plus mal : le *nous*, le grand *nous* qu'ils, les petits, avaient réussi à garder bruyant et festif, coloré et inventif, pour le déchirer en petits *nous* dociles et polis. Réussi… Non, pas encore tout à fait. Ils résistent, résistent encore. Mais pour combien de temps resteront-ils unis dans le même combat ? Resterons-nous avec eux unis dans le même combat ?

Je porte toujours le carré rouge sur la poitrine. Il me brûle, me rappelle que le *nous* peut encore devenir réalité, que *nous* sommes toujours au printemps. Je porte toujours le carré rouge sur la poitrine en sachant qu'il pourrait aussi avoir une odeur d'abattoir et dirait à ceux d'en haut où tirer, comme le chantait Boris Vian en parlant de celui qui avait fait le choix de déserter.

Comment revenir au *je* exclusif et égoïste des bébelles électroniques après avoir connu le *nous* de la rue ? revenir

à la télé du salon ? au silence de la solitude après les joies solidaires du rouge éclatant ? *Nous* en sommes là… Exactement là… Et, aujourd'hui, ce n'est pas précisément sous le soleil… sauf si le *nous* résiste aux assauts répétés et invente ce demain qui *nous* appartiendra à tous.

SUZANNE LEBEAU est auteure et codirectrice artistique du Carrousel, compagnie de création pour jeunes publics. Elle a signé plus de vingt-cinq pièces, dont la plus récente est *Le bruit des os qui craquent*. Sa première pièce, *Une lune entre deux maisons*, créée en 1979, a clos la saison 2011-2012 du Théâtre français. Suzanne Lebeau a dirigé en mai 2009 les huitièmes Laboratoires du Théâtre français ; elle y abordait la notion d'écriture théâtrale destinée à l'enfance et à la jeunesse.

De la même auteure dans *L'Oiseau-Tigre*

« Pour un art d'hiver », automne 2011, p. 23-30.

« Journal de bord. Le Laboratoire du Théâtre français 2009 », septembre 2009, p. 125-135.

L'OISEAU-TIGRE

Les Cahiers du Théâtre français
Volume 11, numéro 2, printemps 2012